

LAFAYE, Jacques, *Quetzalcóatl et Guadalupe : la formation de la conscience nationale au Mexique (1531-1813)*. Préface d'Octavio Paz. Coll. « Bibliothèque des Histoires », Paris, Gallimard, 1974. xxviii-481 p. Bibliographie, index, ill. 67 francs.

Claude Morin

Volume 29, numéro 2, septembre 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303454ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303454ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Morin, C. (1975). Compte rendu de [LAFAYE, Jacques, *Quetzalcóatl et Guadalupe : la formation de la conscience nationale au Mexique (1531-1813)*. Préface d'Octavio Paz. Coll. « Bibliothèque des Histoires », Paris, Gallimard, 1974. xxviii-481 p. Bibliographie, index, ill. 67 francs.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 29(2), 284–285. <https://doi.org/10.7202/303454ar>

LAFAYE, Jacques, *Quetzalcóatl et Guadalupe: la formation de la conscience nationale au Mexique (1531-1813)*. Préface d'Octavio Paz. Coll. "Bibliothèque des Histoires", Paris, Gallimard, 1974. xxviii-481 p. Bibliogr., index, ill. 67 francs.

L'idée nationale se confond toujours en définitive avec le mythe. A travers un processus constant de mythification, une société démontre sa capacité à engendrer et à organiser un corps de signes et à se projeter dans des représentations définissant et exaltant le groupe. Les mythes sont entretenus par des rites et des symboles qui inculquent un système de valeurs propre à structurer moralement le groupe et qui, à la façon de pratiques sociales, marquent l'appartenance à la collectivité. Ainsi toute nation, du fait qu'elle soit perpétuellement en construction, se nourrit d'une mythologie qu'elle remanie au gré des circonstances pour l'ajuster à l'image qu'elle veut se donner d'elle-même. Cependant, les périodes les plus intensives de production mythique se situent sans doute dans la phase d'incubation et d'affirmation du sentiment national.

A cet égard, l'expérience mexicaine paraît intéressante à un double titre: le nationalisme y a représenté une idéologie de combat contre la domination espagnole; il s'est exprimé dans un langage religieux, un catholicisme d'enracinement local lui servant de vecteur. C'est cette passionnante aventure spirituelle que prétend reconstituer J. Lafaye sur la base des métamorphoses coloniales des deux principales images mythiques du Mexique ancien et moderne, Quetzalcóatl et Guadalupe. La place nous manque pour retracer les cheminements de la pensée créole à propos de ces deux croyances centrales. On retiendra la tentative faite par des religieux dès le XVI^e siècle d'expliquer de troublantes similitudes rituelles et symboliques par une antique évangélisation du monde indien et de reconnaître, sous le masque de Quetzalcóatl, le héros-dieu des Indiens, l'apôtre saint Thomas. Le rattachement des Indiens à l'histoire du monde judéo-chrétien, s'il permettait de vaincre l'étrangeté du Nouveau Monde, savait les bases morales de la Conquête militaire; l'opération évitait aux Indiens l'opprobre réservé aux convertis et ouvrait la voie à l'appropriation du passé indien par les créoles. L' "invention" de Guadalupe au milieu du XVII^e siècle représente un autre effort de distanciation spirituelle; le clergé mexicain défendit les origines autochtones — l'apparition à un Indien en 1531 — du culte rendu à une image de la Vierge, dont le modèle avait sans doute été une statue importée d'un célèbre sanctuaire d'Espagne. Dans un cas comme dans l'autre, on cherchait à "mexicaniser" le christianisme. Un moine inspiré devait, aux dernières heures de la domination espagnole, opérer la synthèse de ces deux mythes: la dévotion à Guadalupe remontait à l'évangélisation du Mexique, vers le VII^e siècle, par saint Thomas de Mylapore, l'un et l'autre étant absorbés par la tradition indigène sous les noms de Tonantzin (la déesse-mère) et de Quetzalcóatl.

Ce n'est pas le lieu de faire la critique de ce grand livre. De toute évidence, Lafaye s'y connaît en matière d'érudition. Dans l'épais réseau de la production littéraire et iconographique, il repère des indices, découvre

des pistes, reconstruit des chaînons manquants, compare les manifestations religieuses de l'aire ibérique. N'empêche que le lecteur a parfois l'impression que l'imagination l'emporte sur l'analyse des données empiriques ou tout du moins la relaie audacieusement; le style a beau être brillant et les images suggestives, les explications n'arrivent pas à le convaincre tant le discours reste enfermé dans les mentalités et les croyances. A ces limites fixées par une conception "idéaliste" du mouvement de l'Histoire s'en ajoutent d'autres, quelque peu corollaires, déterminées par le contenu élitiste des sources utilisées qui reflètent combien la production et la consommation idéologique (patriotique) demeuraient le monopole d'une minorité créole. Ainsi, le caractère populaire (et national) du culte de Guadalupe ne me paraît pas démontré; Guadalupe a eu des concurrents multiples dans les cultes locaux ou régionaux; elle n'a conquis le Mexique et les masses qu'à la faveur des guerres d'Indépendance.

Par-delà les réserves, retenons deux leçons. La première est que le défaut de profondeur des sociétés issues de la colonisation européenne grève le développement du nationalisme. "L'esprit créole" met du temps à inventer et à imposer un système de représentations qui le distingue du métropolitain. Dans le cas mexicain, c'est la récupération du passé indigène qui permet aux créoles de se définir et de fonder une idéologie d'opposition. Encore convient-il de signaler que ce processus d'appropriation se fit à l'espagnole: l'association de l'image de Guadalupe à l'apôtre saint Thomas était un calque du lien entre la Vierge du Pilar de Saragosse et l'évangélisation de saint Jacques, de même que la dévotion à Guadalupe du Tepeyac était une réplique du culte à Guadalupe d'Estrémadure. Dans les moments de combat, le nationalisme mexicain a toujours affiché des couleurs indigénistes, parce que le passé et le monde indigènes sont les seules voies de ressourcement pour une intelligentsia façonnée par l'étranger.

L'idéologie nationaliste, comme en témoigne ce livre, se fraie un chemin à travers les croyances religieuses. Dans un article récent, F. C. Turner a établi l'étroite corrélation existant entre l'importance de l'encadrement paroissial et la force du nationalisme, montrant que le catholicisme est une composante significative du nationalisme latino-américain. La puissance du fait religieux dans la vie sociale traduit-elle une incapacité à penser politiquement le monde, le langage religieux étant des plus aptes à fournir une symbolisation globale des revendications autrement inexprimables, à moins que celui-ci ne soit un trompe-l'œil destiné à camoufler des intérêts trop socialement identifiants? Cette étude, en tout état de cause, démontre une fois de plus que l'imbrication du sacré et du politique, si caractéristique des sociétés pré-capitalistes, survit dans les sociétés modernes, puisque le pouvoir y entretient, de façon manifeste ou masquée, une véritable religion politique. On souhaiterait qu'elle trouve son prolongement au Québec dans une histoire du contenu politico-idéologique des cultes à saint Joseph et à la Vierge. Par cette invitation me paraît justifiée la présentation dans ces pages du livre de J. Lafaye.